

embrassait son ami Frédéric, qui voulait monter dans le wagon avec elle, en dépit de tout le monde.

—Tu nous laisses partir toutes seules, cousin Valentin, disait Emma, toi qui avais promis de ne jamais nous quitter ! Nous aurons si peur la nuit maintenant ! Quand maman voyait que nous pleurions, elle nous disait que tu étais là, et qu'en t'appelant tu accourrais à notre aide. Qui est-ce qui viendra nous secourir maintenant, ma sœur, ma pauvre maman et moi ? Mon bon cousin, je t'en prie, viens avec nous !

Valentin la consolait de son mieux, mais lui-même avait les yeux remplis de larmes. En ce moment plus que jamais, il sentait combien il était coupable d'oublier le serment qu'il avait fait de protéger ces deux enfants. Si cette sorte de mauvaise honte et la crainte de paraître ingrat envers Clémence ne l'avaient retenu, il serait parti n'importe comment avec sa cousine. Mme Martigné, qui le vit faiblir, vint le chercher et lui prit le bras en lui parlant à l'oreille. Pour la suivre, il voulut déposer à terre la petite Emma, qu'il tenait dans ses bras, mais l'enfant, se cramponnant à lui, refusa de le quitter.

—Viens, ma pauvre enfant, dit Juliette en accourant vers sa fille, qu'elle prit dans ses bras, sans regarder ni Valentin ni Clémence.

Sentant que son cœur allait lui manquer et qu'elle ne saurait contenir plus longtemps les sanglots qui l'étouffaient, Juliette monta dans son wagon après avoir embrassé tout le monde et donna le signal du départ.

Dix minutes après, ses deux chariots et celui de Morany roulaient, à la suite l'un de l'autre, dans la plaine immense qui s'étend au delà de la dernière garnison anglaise.

Huit jours s'écoulèrent sans amener d'autres incidents que ceux qui font toujours partie d'un voyage comme celui qu'avait entrepris Mme Bartelle.

Chaque matin, à quatre heures, le fidèle Bertrand venait éveiller sa maîtresse en frappant à la cloison du chariot. Juliette, qui couchait toute habillée, se levait aussitôt. Pendant qu'elle faisait sa toilette et celle de ses filles, les domestiques ravivaient le feu qui avait brûlé toute la nuit, et préparaient le café.

On mangeait une tranche de viande froide, arrosée de café au lait, ou quelquefois de thé, tout en convenant de l'itinéraire qu'on devait suivre dans la journée. Les Hottentots rassemblaient les bœufs et les attelaient avec les cris et le tapage qui accompagnent toutes leurs actions.

Vers onze heures ou midi, avait lieu une halte d'une heure ou deux, selon les difficultés du chemin parcouru.

Pendant les apprêts du déjeuner, Juliette donnait une leçon à ses petites filles, soit en plein air, soit dans le chariot.

Après le repas, qui se composait le plus souvent de tranches d'antilope grillées sur les charbons, et quelquefois de morceaux de porc-épic ou d'oiseaux tués par M. Morany, les enfants jouaient auprès de leur mère, qui causait avec le créole. Une fois les bœufs reposés et rassasiés, on les attelait de nouveau afin de commencer la seconde étape.

Chaque soir, les chariots dételés étaient placés en demi-cercle, les timons en dedans. Au milieu, on allumait un énorme brasier, destiné à protéger les domestiques contre le froid, ainsi qu'à éloigner les bêtes féroces qu'on entendait rugir presque chaque nuit.

Les deux petites filles s'étaient déjà habituées à ces effroyables rugissements, qui, les jours d'orage

surtout, faisaient trembler la forêt. Elles s'endormaient à côté de leur mère, les bras enlacés et le sourire aux lèvres. Fatiguée des travaux de la journée, Toinette suivait bientôt leur exemple. Juliette seule veillait encore, dévorée par de cruelles inquiétudes, roulant mille projets dans sa tête, et priant Dieu de veiller sur elle et sur ses enfants.

A mesure que l'on avançait, le chemin devenait plus difficile. Il n'y avait plus de route frayée. Le plus souvent, les chariots suivaient le sentier tracé par le pied des animaux se rendant à quelque abreuvoir. On ne rencontrait personne, sauf, de loin en loin, quelques *bushmen* qui s'enfuyaient en apercevant la caravane. L'eau commençait à devenir rare. Morany et le guide avaient ensemble de fréquentes conférences qui inquiétaient Mme Bartelle, parce qu'elle avait remarqué que tous deux se taisaient dès qu'elle apparaissait. Ce guide, nommé Ben-Mossul, paraissait connaître parfaitement le pays, mais sa figure sinistre inspirait à Mme Bartelle une insurmontable antipathie.

XX.

Un matin, huit jours environ après le départ de Colesberg, ce Ben-Mossul, qui marchait en éclaireur à une centaine de pas en avant, revint précipitamment vers les chariots. Morany courut à lui. Ils échangèrent quelques mots d'une voix animée.

—Qu'y a-t-il ? demanda Juliette.

—Il paraît que nous nous sommes trompés de route, répondit Morany ; Ben-Mossul nous engage à prendre davantage sur la gauche.

On changea la direction des chariots avec une précipitation qui inspira une vague inquiétude à Mme Bartelle.

Quelques heures après, on arriva en face d'une véritable palissade de roseaux. Derrière cette palissade naturelle, on apercevait une rivière assez large. De l'autre côté, échoués sur la vase et se chauffant au soleil, d'affreux alligators faisaient miroiter leurs écailles et claquer leurs énormes mâchoires.

—Je me reconnais maintenant, dit Ben-Mossul. Ceci est un affluent de la rivière Orange. Demain matin, nous longerons un peu ces bords, et nous le traverserons à un gué qui est à deux milles d'ici. Pour aujourd'hui, il faut camper ici.

Tandis qu'on dételait les bœufs, Morany prit son fusil et partit pour la chasse avec un de ses domestiques et deux Hottentots. Une heure après leur départ, Juliette entendit dans le lointain les aboiements de plusieurs chiens qui semblaient se rapprocher des wagons. Bientôt une antilope déboucha la forêt et se dirigea vers le fleuve. Elle se blottit dans les roseaux à trois ou quatre cents pas des chariots. Cette antilope était blessé et le sang rougissait sa robe brune tachetée de gris. C'était le *waater-bok* des Hollandais, ou antilope aquatique.

Les aboiements des chiens devenaient plus distincts. Bientôt dix ou quinze de ces animaux sortirent à leur tour de la forêt et se précipitèrent sur l'antilope. Elle voulut se jeter à la nage pour leur échapper, mais le froid de l'eau avait déjà engourdi ses membres fatigués. Elle fit de vains efforts pour traverser les roseaux. Les chiens se précipitèrent sur elle. Ils la renversèrent après deux ou trois minutes d'une lutte désespérée. Un chasseur qui venait d'arriver sauta à bas de son cheval et acheva d'un coup de fusil l'antilope, qui avait déjà blessé deux chiens avec ses cornes acérées et ses pieds aux larges sabots. Un autre chasseur vint